

Cahier PDF des Repères pour l'Avenir

<http://athois-la-terre.jimdo.com/>

N°9 – Février 2008

Mondialisation, civilisations : quelles valeurs pour le 21^e siècle ?

REPERES
POUR L'AVENIR

Lundi 11 fév. 20h
Mondialisation,
civilisation : quelles
valeurs pour le 21^e siècle ?

**André
Comte-Sponville**

Maison Culturelle d'Ath
Le Palace - Ath - www.ath.be/mca - 068/ 26 99 89

Logos: Maison Culturelle d'Ath, poste, le courrier

The poster features a dark background with a globe and a close-up of a woman's face. A portrait of André Comte-Sponville is framed in a blue border.

Mille mercis aux penseurs et scientifiques qui nous ont donné l'autorisation de publier leurs propos tenus à la tribune des grandes conférences athoises *Repères pour l'Avenir*.

Comme rapporteur, j'assume l'entière responsabilité des possibles imperfections de retranscription, de toilettage et d'élagage de leurs propos que la mise en forme écrite demandait. L'essentiel des présentations des conférences et des bibliographies, ainsi que la plupart des sous-titres des rapports des exposés, sont également de ma responsabilité.

Walter De Kuysche

Mondialisation, civilisations : quelles valeurs pour le 21^e siècle ?

A. Présentation.....	3
B. Rapport de la conférence d'André Comte-Sponville du 11 février 2008	5
C. Débat avec le public	23
D. Bibliographie.....	35

Mondialisation, civilisations : quelles valeurs pour le 21^e siècle ?

A. Présentation

Nous évoquons cette fois un aspect essentiel du devenir de l'humanité : celui de la sagesse, du sens de la vie, des valeurs pour demain.

Pour le sociologue Henri Mendras, « *impliquant transcendance et supériorité, une valeur s'impose à l'individu comme une évidence et un absolu¹* » mais, ajoute-t-il, « *les valeurs varient avec les civilisations et, à l'intérieur d'une même civilisation, avec les groupes et les catégories* ». Les valeurs s'organisent ainsi en un « idéal » que la société propose à ses membres. Et, selon Durkheim, « *une société ne peut pas se constituer sans créer de l'idéal* ».

Soit. Mais quelles sont les valeurs qui restent quand les structures sociales volent en éclat et que, comme aujourd'hui, une civilisation se meurt, qu'une nouvelle est en difficile gestation et que nous nous retrouvons au milieu du gué ? Que signifie encore l'absolu dans un monde de relativité, d'incertitude, de désenchantement ? Désormais que tout se vaut, reste-t-il encore place pour des valeurs et comment peuvent-elles s'organiser en un idéal ?

« *La vapeur qui fait tourner la machine sociale, ce sont les désirs humains* », affirmait Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud et inventeur du marketing dans les années 1920.

Et le système n'aura dès lors de cesse de calibrer la subjectivité des hommes pour la mettre en conformité avec un capitalisme considéré comme l'accomplissement des désirs humains. Il s'agira, y compris au moyen de valeurs « morales », de vendre des produits et des idées pour créer le consensus. Et le désir se réduira à un besoin de consommer.

¹ *Eléments de sociologie*, Armand Colin, 1967, pp. 100 à 104.

Faire se joindre les désirs humains et les besoins du capitalisme, voilà bien le conditionnement ultime, l'appauvrissement total, le nouvel ordre radieux qui, si nous n'y résistons pas, se met inexorablement en place.

Si l'on préfère le spectacle à l'action et à la réflexion, comment s'étonner d'être dirigés par des comédiens, s'interroge André Comte-Sponville quelque part dans *La sagesse des Modernes*².

Mais chacun sait que ces comédiens ne dirigent en fait rien du tout, qu'ils dépendent du marché et qu'à court et à moyen terme c'est l'argent qui mène le monde. Les économistes ont renoncé à la notion de valeur et se contentent de la réalité observable : le prix comme manifestation de la valeur d'échange dans une économie de marché.

Dès lors, quand tout se vaut, quand les récits, institutions et mythes intégrateurs et régulateurs s'effacent, quand le désir est réduit au besoin compulsif de surconsommer, quand le désir éthique et le désir critique s'effacent dans le formatage populiste des citoyens électeurs et clients de la pensée unique, quand il paraît normal que le sens de l'existence soit déterminé par l'accumulation des biens et que la fabrique du conformisme tourne à plein, quand le divertissement régit tout et que le marché et l'argent commandent le spectacle de la vie et la vie des hommes, quand la désaffection du social s'accroît, que le mythe du progrès, le primat de la technoscience, le dogme de la communication, la religion de la vitesse, du nouveau et de l'immédiateté font la loi, quand nous sombrons dans le désenchantement du monde, créons la raison instrumentalisée et faisons l'éloge de l'individualisme possessif qui veut tout, tout de suite, quand le système pollue, épuise les richesses de la terre et tue la diversité culturelle et biologique, bref, quand « *nous confondons bonheur et possession, magnifions l'action au détriment de la contemplation, privilégions le productivisme à la modération, l'avoir à l'être, le bien au lien* [et que nous ne parvenons plus à] *nous désarrimer du marketing, de la pub, du paraître, de l'instant et de l'écran* »³, n'est-il pas illusoire et utopique de croire encore aux valeurs et aux idéaux ?

Alors qu'il fut longtemps maître de conférences à la Sorbonne, André Comte-Sponville se consacre désormais à l'écriture de livres et d'articles, ainsi qu'à la tenue de conférences toujours très suivies.

Depuis son premier grand livre, le *Traité du désespoir et de la béatitude*, paru en 1984, il développe une philosophie matérialiste, inspirée notamment par les Grecs anciens, mais aussi par Montaigne, Spinoza, et par un dialogue avec les pensées orientales. En 1995, il publie son livre le plus célèbre, *Petit traité des grandes vertus*, traduit en 24 langues. Monsieur Comte-Sponville place au centre de sa philosophie la question de la possibilité d'une spiritualité sans Dieu, à laquelle est consacré son dernier livre, *L'esprit de l'athéisme*.

² Chez Laffont, 1998, p. 438.

³ *D'un papillon à une étoile*, Jean Cornil, in *PACtualités*, N°12, 4^e trimestre 2007, pp. 2 et 3.

Que les croyants, les agnostiques et les athées - non-sectaires, non-fanatiques, non-intolérants - se sentent à l'aise : il se trouve des esprits libres dans les trois camps, précise le philosophe.

C'est que sa pensée ne se veut ni agressive, ni prosélyte. Elle cherche simplement à donner sens et cohérence à nos vies. Par la fidélité aux grandes valeurs qui nous permettent de vivre ensemble, par la fidélité à la civilisation contre la barbarie, par la communion qui « *partage sans diviser* », par l'amour enfin, qui fait vivre.

Pour Monsieur Comte-Sponville, « *ce qui fait la valeur d'une vie humaine, ce n'est pas la foi, ce n'est pas l'espérance, c'est la quantité d'amour, de compassion et de justice dont on est capable* ».

B. Rapport de la conférence d'André Comte-Sponville du 11 février 2008

Le thème qui nous réunit est « Mondialisation et civilisations : quelles valeurs pour le 21^e siècle ? » Autrement dit, quelles valeurs pour demain mais aussi quelles valeurs pour aujourd'hui ? Puisque le 21^e siècle, d'évidence nous y sommes déjà.

Quelles valeurs donc à l'ère de la mondialisation et spécialement au lendemain du 11 septembre 2001, des attentats de New York et de Washington ? Au lendemain des attentats du 11 mars 2004, à Madrid ? Des attentats du 7 juillet 2005, à Londres ? Sans parler de ceux, plus nombreux, qui ont eu lieu dans des pays musulmans et sans parler surtout de ceux qui ne vont pas manquer d'avoir lieu dans l'avenir ? Quelles valeurs donc à l'ère de la mondialisation de ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, le choc des civilisations ?

Pour traiter de ce sujet, je procéderai en trois temps :

- Dans un premier temps, je traiterai du thème mondialisation et civilisations. Mondialisation au singulier, comme il convient, puisqu'il n'y a qu'un monde, et civilisations au pluriel, comme il convient aussi, puisque d'évidence, il y en a plusieurs. Cela débouchera sur une question politiquement quelque peu incorrecte mais que je crois décisive : toutes les civilisations se valent-elles, toutes les civilisations sont-elles égales ?
- Après quoi j'aborderai le deuxième thème annoncé : quelles valeurs pour le 21^e siècle ? Ce qui débouchera à nouveau sur une question politiquement quelque peu incorrecte : que reste-t-il de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien ?
- Enfin, s'il me reste du temps, je terminerai sur l'humanisme qui me paraît correspondre au besoin de notre époque, que j'appelle un huma-

nisme de la finitude, c'est-à-dire un humanisme conscient de ses propres limites mais conscient aussi des limites de la démocratie et du marché.

1. Mondialisation et civilisations

J'évoquais les attentats du 11 septembre 2001, à New York et à Washington. Force est de reconnaître que ces attentats, dans ce qu'ils avaient à la fois de spectaculaire et de tragique, ont plongé plusieurs d'entre nous dans un abîme de perplexité. Parce qu'ils semblaient bien donner quelques crédits renouvelés à la thèse du politologue américain, Samuel Huntington, qui avait publié quelques années plus tôt, en 1996, un livre à la fois remarqué et discuté, dont le titre résume l'objet : *Le choc des civilisations*.

La thèse de Samuel Huntington dans cet ouvrage était la suivante. C'était de nous dire qu'après plusieurs décennies, l'essentiel du vingtième siècle, où l'histoire de notre planète s'était organisée autour du conflit Est-Ouest, autrement dit autour d'un conflit à la fois politique, idéologique, social, entre deux systèmes socio-économiques : le capitalisme libéral d'un côté, le socialisme marxiste de l'autre... Après quelques années, à la fin du vingtième siècle, après la chute du mur de Berlin, on avait pu croire que l'histoire de notre planète allait s'organiser non plus autour du conflit Est-Ouest mais autour du rapport Nord-Sud, des pays riches, des pays pauvres. Nous étions en vérité, annonçait Samuel Huntington, déjà entrés dans une tout autre période où ce qui allait structurer l'histoire de notre planète ne serait plus le conflit Est-Ouest, ne serait pas davantage le rapport Nord-Sud, mais bien un conflit entre les civilisations. Et spécialement, annonçait-il, entre la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne, d'une part, et la civilisation arabo-musulmane, d'autre part.

Cette thèse, pour un intellectuel occidental, peut-être d'ailleurs spécialement pour un intellectuel français, était désagréable à entendre. Parce que qui dit conflit des civilisations, dit qu'on va devoir choisir son camp. Un conflit planétaire, on ne peut pas, par définition, rester en dehors. Oui mais, autant il était assez simple de choisir son camp entre l'Est et l'Ouest, autant il était simple et confortable, à condition d'habiter au Nord, de se sentir moralement du côté du Sud, en revanche, si désormais le conflit oppose des civilisations, au nom de quoi choisir son camp dans le conflit qui les oppose, dès lors que nous avons été élevés, tous ou presque tous, dans l'idée politiquement très correcte que toutes les civilisations sont égales, que toutes les civilisations se valent ? Si elles se valent toutes, pourquoi choisir l'une plutôt que l'autre ?

Bref, cette thèse était désagréable à entendre parce qu'elle remettait en question nos certitudes, notre bonne conscience, peut-être notre confort intellectuel. Il a donc été convenu, quasiment d'un commun accord en Europe, que la thèse était fautive. Comme si dans nos vieux et charmants pays, le plaisir était devenu un critère de vérité.

Et puis, patatras ! Trois avions qui s'écrasent contre deux tours à New York, contre un bâtiment du Pentagone à Washington, semblent bien donner à la thèse honnie de Samuel Huntington un surcroît de crédibilité. Parce que si ce n'est pas un conflit de civilisations, reconnaissons que cela y ressemble d'assez près. Et depuis, le désarroi de nos intellectuels et avec eux de tout un pan de notre société ne cesse de croître.

Eh bien voilà, je suis venu vous proposer de sortir de ce désarroi. Parce que, autant je pense que le doute peut être tonique et salutaire, autant le désarroi me paraît paralysant. Et pour sortir de ce désarroi, je vous propose d'oser assumer la thèse politiquement incorrecte, à savoir d'oser penser que toutes les civilisations ne sont pas égales, que toutes les civilisations ne se valent pas. Telle est en tout cas la thèse que je suis venu défendre devant vous ce soir.

Deux anecdotes

Et pour commencer à justifier cette thèse, permettez-moi de vous raconter deux anecdotes.

- La première est relativement récente et relève en l'occurrence de ma vie privée de père de famille, puisqu'il s'agit d'une conversation avec le plus jeune de mes fils (j'en ai trois), au lendemain du 11 septembre 2001. Berlusconi, vous en souvenez peut-être, président à l'époque du Conseil en Italie, venait d'énoncer sa thèse à l'emporte-pièce sur ce qu'il appelait l'évidente supériorité de la civilisation judéo-chrétienne par rapport à la civilisation arabo-musulmane. Et le plus jeune de mes fils, qui venait d'avoir 15 ans, choqué par ce propos de Berlusconi, me dit : « *Dis, t'as vu, papa, ce qu'il a dit Berlusconi ? Il dit que toutes les civilisations ne sont pas égales !* Je lui ai répondu : *Oui, oui, j'ai vu ça, mais cela a l'air de te choquer. Tu crois, toi, que toutes les civilisations sont égales ?* » Mon gamin ouvre des yeux ronds et se dit : « *Ca y est, papa va voter pour Le Pen ; on ne peut vraiment plus se fier à rien* ».

J'ai essayé de lui expliquer la chose suivante. « *Tu vois, lui ai-je dit, il me semble que tu confonds deux propositions, deux affirmations différentes. Une première affirmation qui nous dit que tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité. C'est ce que tu penses, c'est évidemment ce que je pense aussi. Mais qu'on confond trop souvent avec une deuxième affirmation qui nous dit, elle, que toutes les civilisations sont égales en fait et en valeur. Et j'attends que l'on m'explique comment l'on passe de la première de ces deux affirmations 'Tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité' à la seconde 'Toutes les civilisations sont égales en fait et en valeur'. Or, mon idée, c'est qu'on ne peut pas passer de la première à la seconde. Non seulement parce qu'elles seraient logiquement indépendantes l'une de l'autre, ce qui déjà interdirait de passer de la première à la seconde par une déduction logiquement valide, mais en vérité parce qu'elles sont logiquement incompatibles. Si la première est vraie, alors la seconde est fausse.* »

- Et c'est pour faire comprendre cette incompatibilité que j'en viens à ma deuxième anecdote, avant de revenir à Berlusconi et à mon fils un peu plus tard.

Cette deuxième anecdote est bien plus ancienne et relève en l'occurrence de ma vie publique, d'intellectuel, puisqu'il s'agit d'un débat public, organisé à Paris il y a une quinzaine d'années par l'Association des étudiants de l'Alliance française, cette honorable et très utile institution qui donne des cours de français aux étudiants étrangers non-francophones. On m'invite donc à un débat public sur le thème de « Toutes les cultures se valent-elles ? » Culture, civilisation, les deux mots sont presque interchangeables. Si l'on peut faire une petite parenthèse terminologique et si l'on veut faire une différence entre les deux, on considère ordinairement qu'une civilisation est un ensemble plus vaste qu'une culture et qu'en conséquence une culture est un sous-ensemble dans une civilisation. Par exemple, on parlera de la civilisation européenne et des cultures française, allemande, espagnole, italienne, etc. On parlera de la civilisation arabo-musulmane et des cultures arabe, turque, persane, etc.

L'Association des étudiants de l'Alliance française m'invite donc à un débat sur le thème de « Toutes les cultures se valent-elles ? ». J'ai essayé de leur expliquer la chose suivante qui est le fond de ma réponse. Cette question : toutes les civilisations ou toutes les cultures se valent-elles, peut être envisagée de deux points de vue différents. Un point de vue théorique et objectif ou bien un point de vue subjectif et pratique.

Deux points de vue

- D'un point de vue théorique et objectif, c'est-à-dire du point de vue des sciences humaines, qui sont ici la seule objectivité qui vaille, alors oui, on peut dire que toutes les civilisations, que toutes les cultures se valent, mais pour une raison à la fois très simple et très forte : c'est qu'elles ne valent rien ! Je veux dire que les sciences humaines, comme toute science, n'énonce jamais aucun jugement de valeur. Autant demander au mathématicien : « *Croyez-vous que toutes les figures géométriques se valent ? Ne pensez-vous pas tout de même que le carré est supérieur au triangle mais notoirement inférieur au cercle ?* » Le mathématicien va vous dire : « *Attendez. Là, je crois que vous n'avez pas compris ce que c'est que la géométrie. En géométrie, il ne s'agit pas de juger, il s'agit de comprendre, d'expliquer, de démontrer* ». Eh bien, en sociologie, en ethnologie, c'est pareil. Quand Claude Lévi-Strauss étudie, par exemple, la culture des Nambikwara, une peuplade primitive amazonienne, dans laquelle il a vécu plusieurs mois et sur laquelle il a beaucoup et fort bien travaillé, il ne dit nulle part que leur culture est supérieure ou inférieure à la nôtre, il ne dit nulle part qu'elle est égale à la nôtre, tout bêtement parce que la question ne se pose pas. L'ethnologie, ça ne sert pas à juger, cela sert à décrire, à comprendre, à comparer. Donc, d'un point de vue théorique, objectif, d'un point de vue des sciences de l'homme, toutes les cultures se valent, oui, mais pour une raison simple et forte, c'est qu'elles ne valent rien.

Si bien que, si on en reste à ce seul point de vue théorique, objectif, scientifique, nous n'avons plus aucun moyen d'échapper au nihilisme. Si tout se vaut, rien ne vaut. « Nihil » en latin veut dire « rien ». Ce nihilisme est évidemment démobilisateur et mortifère. Si tout se vaut, rien ne vaut, et nous n'avons plus rien à opposer aux racistes, aux xénophobes, aux massacreurs ou aux bourreaux. Si toutes les cultures se valent, une culture raciste vaut exactement autant qu'une culture antiraciste.

Ce premier point de vue est parfaitement pertinent, dans son ordre, mais s'il est tout seul, encore une fois, il aboutit à un nihilisme démobilisateur et mortifère.

- Nous avons donc besoin d'un deuxième point de vue, non plus théorique, objectif, scientifique, mais subjectif et pratique. Je ne suis pas un traité d'ethnologie comparée. Je ne suis pas un traité d'anthropologie. Je suis un être humain. Je suis un sujet.

En tant que sujet, j'ai besoin d'agir, de développer un point de vue pratique (« praxis » en grec, c'est l'action) et pour agir, j'ai besoin d'énoncer des jugements de valeur. D'où ce deuxième point de vue, non plus encore une fois théorique et objectif, mais subjectif et pratique.

Et là, cela devient à la fois plus compliqué et plus intéressant.

Parce que si je me demande de ce second point de vue, subjectif et pratique, est-ce que toutes les civilisations sont égales, est-ce que toutes les civilisations se valent, vous comprenez bien que je ne peux pas comparer la valeur respective de deux civilisations. Ne nous voilons pas la face, les deux civilisations auxquelles tout le monde pense en ce moment, auxquelles d'ailleurs pensait expressément Samuel Huntington, sont la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne, d'une part, et la civilisation arabo-musulmane, de l'autre.

Eh bien, si je veux comparer la valeur respective de ces deux civilisations, je ne peux le faire qu'à la condition de les soumettre l'une et l'autre à un même système de valeurs de référence. Qui dit jugement de valeur, dit bien sûr valeurs de référence. Oui mais ces valeurs de référence n'existent elles-mêmes qu'à l'intérieur d'une certaine civilisation. Il n'y a pas de valeurs éternelles, intemporelles, suspendues dans on ne sait quel ciel des idées, à la façon platonicienne. Non, les valeurs n'existent qu'à l'intérieur d'une certaine civilisation.

Si bien que si je sou mets mes deux civilisations de référence aux valeurs, par exemple, de la première, aux valeurs de la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne, je vais en conclure inévitablement que la civilisation judéo-chrétienne est supérieure à la civilisation arabo-musulmane. Sauf que si je sou mets toutes les deux aux valeurs de la seconde, aux valeurs de la civilisation arabo-musulmane, je vais en conclure tout aussi inévitablement que la civilisation arabo-musulmane est supérieure à la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne.

Bref, nous sommes voués ici à ce que Claude Lévi-Strauss appelle un relativisme sans appel. Relativisme sans appel, cela veut dire simplement que toute valeur et donc tout jugement de valeur est relatif à une certaine société, à une certaine époque, à une certaine civilisation. Ce relativisme sans appel me paraît l'horizon intellectuel indépassable de notre temps. Si les sciences humaines nous ont appris quelque chose, c'est cela. Je vous propose donc de le faire vôtre.

Je ne suis pas un traité d'ethnologie comparée, bien entendu, mais je ne suis pas non plus le Bon Dieu. Je n'ai aucun titre à prétendre juger dans l'absolu de la valeur de telle ou telle civilisation.

Donc, ce relativisme sans appel, c'est exactement ma position.

Tout l'enjeu, mais il est absolument décisif, c'est de ne pas confondre ce relativisme que je fais mien avec le nihilisme que je dénonçais tout à l'heure. Ce que font étonnamment la plupart des gens, y compris dans le milieu intellectuel. A tort, bien sûr. Parce que dire que toute valeur est relative (relativiste), n'est pas la même chose que de dire qu'il n'y a pas de valeur du tout ou qu'elles ne valent rien.

On peut faire l'analogie avec le monde scientifique. Si je vous dis, par exemple, que toute connaissance scientifique est relative par définition (tous ceux ici qui ont fait des études de sciences le savent bien : l'idée d'une connaissance scientifique absolue, est une contradiction dans les termes), dire que toute connaissance est relative (relativisme épistémologique), n'est pas la même chose que de dire qu'il n'y a pas de connaissance scientifique du tout. Ce qui serait un nihilisme épistémologique.

Eh bien de même, de dire que toute valeur est relative (relativisme éthique), n'est pas du tout la même chose que de dire qu'il n'y a pas de valeur du tout ou qu'elles ne valent rien (ce qui serait du nihilisme éthique).

Je ne suis pas un traité d'ethnologie comparée, je ne suis pas non plus le Bon Dieu. Je suis un intellectuel européen du début du 21^e siècle. Et si je me pose de ce point de vue qui est le mien, point de vue subjectif (je suis un sujet), point de vue relatif (je ne suis pas le Bon Dieu), si je me pose de ce point de vue qui est le mien ma question : « toutes les civilisations sont-elles égales ? », de ce point de vue subjectif, relatif, pratique, qui est le mien, je ne peux que répondre : non, toutes les civilisations ne sont pas égales !

Toutes les civilisations ne sont pas égales

Essentiellement pour deux raisons. Pour une raison de fait, qui relève de la simple observation de bonne foi, et puis pour une raison de droit, comme disent les philosophes, c'est-à-dire en l'occurrence de logique.

- Je commence par la raison de fait.

Imaginez que je vous dise : « *Il y a quelque chose qui me frappe beaucoup concernant la question de l'égalité ou pas des différentes civilisations. C'est l'étonnante supériorité de la civilisation égyptienne, entre 2000 et 1000 ans avant Jésus-Christ, sur toutes les autres civilisations existantes à la même époque, en tout cas dans la partie occidentale du globe, et spécialement sur les civilisations celtiques ou germaniques à la même époque* ». Sincèrement, est-ce que je viens de choquer quelqu'un ? Est-ce que quelqu'un dans la salle s'est dit : « *Oh là là, encore un raciste anti-celte, anti-germain, encore un égyptophile fanatique* » ? Non, bien sûr, vous avez eu le sentiment légitimement que j'ai énoncé une évidence. Je pourrais continuer en disant : « *Il y a autre chose qui me surprend, c'est l'étonnante supériorité de la culture grecque, au 5^e et 4^e siècle avant Jésus-Christ, sur la totalité des cultures en tout cas européennes, à la même époque, et spécialement sur les cultures gauloises ou hispaniques* ». Là encore, ça ne choque personne. Personne ne se dit : « *Encore un raciste anti-gaulois, encore un raciste antiespagnol, encore un grécophile ou un hélénophile fanatique* ». Vous aviez le sentiment à nouveau que j'énonçais une évidence. Je pourrais continuer en évoquant l'étonnante supériorité de la civilisation arabo-musulmane, et spécialement de la culture arabo-andalouse, au 10^e ou 11^e siècle après Jésus-Christ, quand Grenade ou Séville, par exemple, étaient des îlots de tolérance, d'intelligence, de raffinement, dans une Europe dont tous les pays croussaient dans le plus obscur du haut Moyen Age. Là encore, ça ne choque personne. Personne ne se dit : « *Encore un raciste anti-européen, encore un arabophile fanatique* ». Je pourrais évoquer l'étonnante supériorité de la culture italienne au 14^e, au 15^e siècle après Jésus-Christ, sur toutes les autres cultures européennes à la même époque. Là encore, ça ne choque personne.

Bref, nous savons tous, tout le monde sait et d'ailleurs tout le monde dit très tranquillement, dès qu'il s'agit d'époques un peu reculées dans le passé, qu'il a existé à tel ou tel moment des cultures ou des civilisations évidemment supérieures à d'autres. Pourquoi ce qui a toujours été vrai dans le passé ne pourrait-il plus l'être aujourd'hui ?

C'est l'argument de fait dont je disais qu'il relève de la simple observation de bonne foi. C'est donc un argument faible, pour deux raisons. D'abord parce que la bonne foi n'est pas toujours la chose du monde la mieux partagée, mais aussi parce que les faits peuvent changer. C'est un peu comme à la bourse, les résultats passés ne préjugent pas des résultats à venir. Ce qui a été vrai dans le passé n'est pas forcément vrai dans l'avenir.

- J'en viens à mon deuxième argument, de droit ou de logique.

Au fond, ce que j'ai essayé d'expliquer aux étudiants de l'Alliance française, d'ailleurs avec Alain Finkelkraut qui participait au même débat et sur ce point précis nous étions lui et moi d'accord, nous leur disions : « *Ne croyez pas que dire que toutes les cultures se valent, ce soit défendre les droits de l'homme. C'est exactement l'inverse. Parce que si toutes les cul-*

tures se valaient, on ne pourrait plus dire qu'une culture qui proclame les droits de l'homme et qui essaie de les respecter à peu près est supérieure à une culture qui ignore les droits de l'homme, qui les nie ou qui les viole systématiquement ».

Et c'est ici que mes deux propositions de départ : d'un côté, tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité, de l'autre, toutes les civilisations sont égales en fait et en valeur, sont bien non pas logiquement indépendantes l'une de l'autre, mais bien logiquement incompatibles l'une avec l'autre.

Parce que s'il est vrai que tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité, alors une civilisation qui affirme cette égalité en droit et en dignité de tous les êtres humains, est supérieure, du moins de ce point de vue, à une civilisation qui nie cette égalité ou qui la viole systématiquement. Que, par exemple, pour être tout à fait concret, une civilisation qui affirme l'égalité en droit et en dignité des hommes et des femmes, est évidemment supérieure, au moins de ce point de vue, à une civilisation qui prétend enfermer les femmes en situation d'oppression, d'infériorité ou de soumission. Qu'une civilisation démocratique qui affirme à la fois la souveraineté du peuple et les libertés individuelles, est évidemment supérieure, au moins de ce point de vue, à une civilisation totalitaire ou tyrannique qui prétend soumettre peuples et individus à une loi indiscutable parce que prétendument transcendante. Qu'une civilisation laïque où chacun a le choix libre de sa religion ou de son irréligion, est évidemment supérieure, au moins de ce point de vue, à une civilisation intégriste ou fanatique qui prétend imposer la même religion à tout le monde et punir de mort l'apostasie (le changement de religion) ou l'athéisme.

De ces trois points de vue : l'égalité homme-femme, la démocratie et la laïcité (laïcité au sens français du terme, pas comme affrontement comme c'est parfois le cas chez vous, simplement la paix entre les croyants et les incroyants et la liberté des uns et des autres), de ces trois points de vue qui sont à la fois fort importants pour chacun et manifestement convergents sur l'essentiel, s'il faut choisir entre la civilisation qui est la nôtre, la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne d'aujourd'hui, et la civilisation que prétend symboliser un Ben Laden, croyez bien que de mon point de vue le choix est vite fait. Et je n'ai aucune hésitation à dire que notre civilisation est supérieure à celle que prétend symboliser Ben Laden. Vous allez me dire, bien sûr, que Ben Laden dira le contraire ; c'est exactement ce que j'appelle le relativisme. Mais bien loin d'infirmier mon propos, cela le confirme. Est-ce que vous allez attendre que Ben Laden vous donne raison pour commencer à le combattre ? Reconnaissez qu'il y aurait là quand même un très singulier paradoxe.

Est-ce que cela veut dire que Berlusconi a raison ? Eh bien non, cela ne veut pas dire cela. Parce que l'erreur de Berlusconi, ce n'est pas d'avoir transgressé le tabou politiquement correct qui veut que toujours et partout toute civilisation soit égale à tout autre. (C'est plutôt bien de transgresser les tabous.) L'erreur de Berlusconi c'est d'avoir procédé à partir d'entités

tellement massives, tellement globales, tellement abstraites, avec d'un côté LA civilisation judéo-chrétienne supposée à la fois homogène et immuable, ce qu'elle n'a jamais été, et d'un autre côté LA civilisation arabo-musulmane supposée, elle aussi, à la fois homogène et immuable, ce qu'elle n'est pas davantage. De telle sorte qu'à ce niveau d'abstraction et de généralité, ces notions perdent tout pouvoir d'analyse un peu fine et viennent bloquer la pensée plutôt que la soutenir.

Parce qu'enfin, c'est quoi la civilisation judéo-chrétienne ? L'Inquisition ou les Béatitudes ? Ce n'est pas tout à fait la même chose. Les guerres de religions ou le concile Vatican II ? Ce n'est pas exactement pareil. Les croisades ou la Révolution française ? Les deux relèvent assurément de la civilisation judéo-chrétienne. Cela ne veut pas dire, que je sache, que les croisades et la Révolution française, c'est du pareil au même. C'est l'esclavagisme, le colonialisme ou ce sont les droits de l'homme ? Ce n'est pas du tout la même chose. C'est Le Pen ou c'est l'abbé Pierre ? Les deux font assurément partie de la civilisation judéo-chrétienne, cela ne veut heureusement pas dire que Le Pen et l'abbé Pierre, c'est du pareil au même.

Et réciproquement, c'est quoi la civilisation arabo-musulmane ? Est-ce que c'est l'islam d'Avicenne et d'Averroès, immenses philosophes, sans doute les plus grands de leur temps dans le monde entier, ou est-ce que c'est l'islam du mollah Omar ? Ce n'est pas du tout la même chose. Est-ce que c'est la civilisation arabo-andalouse, que j'évoquais tout à l'heure, miracle d'intelligence, de raffinement, de tolérance, ou est-ce que c'est l'islam des talibans qui bombardent des statues bouddhistes millénaires à coups de canon ? Ce n'est pas du tout pareil. Est-ce que c'est l'islam de Ben Laden ou est-ce que c'est l'islam du commandant Massoud ? C'est d'autant moins la même chose que le premier a fait assassiner le second.

Bref, l'erreur de Berlusconi, et à mon sens aussi l'erreur de Samuel Huntington, mais l'argumentation n'est bien sûr pas du tout du même niveau, se révèle en un fait incontestable, c'est qu'il existe des démocrates musulmans et des fascistes judéo-chrétiens. Je pense ne surprendre et ne choquer personne si je vous dis que pour ma part je me sens beaucoup plus proche d'un démocrate musulman que d'un fasciste judéo-chrétien. Pas du tout parce que toutes les cultures se vaudraient, mais au contraire parce qu'elles ne se valent pas toutes et qu'une culture démocratique est supérieure à une culture fascisante.

Quand les civilisations s'influencent davantage

Mais non seulement une civilisation n'a jamais été ce bloc homogène et immuable que fantasme Berlusconi, mais du fait même de la mondialisation, chaque civilisation est et sera dans l'avenir de moins en moins homogène, de moins en moins immuable. Parce que la multiplication des échanges, aussi bien matériels qu'intellectuels ou culturels, fait qu'inévitablement chaque civilisation interagit de plus en plus avec toutes les autres, est influencée par elles et les influence en retour.

Prenons une expérience de pensée, comme on dirait dans le courant analytique ou de la philosophie anglo-saxonne. Imaginons quatre jeunes cadres d'aujourd'hui, d'une trentaine d'années chacun. Je dis jeunes, parce que comme le processus que je vais décrire est en cours, les jeunes sont davantage en phase avec l'aujourd'hui que leurs aînés, et je dis cadres parce que s'agissant d'un processus culturel et de quelque chose de niveau proportionnel au niveau socioculturel des individus concernés.

Imaginons donc quatre jeunes cadres d'aujourd'hui : un Européen, un Américain, un Japonais, un Marocain. Ils font le même métier. Ils travaillent peut-être dans la même entreprise, une multinationale quelconque, chez Solvay, par exemple. Ils ont d'ailleurs fait les mêmes études, peut-être dans la même business school, à Londres, à Lausanne, à Bruxelles. Ils sont habillés pareil. On me dit : « *Oui, à l'occidentale* ». Oui en un sens, mais voyagez : c'est de moins en moins à l'occidentale, ce sont des costumes du monde d'aujourd'hui. Ils mangent pareil. On me dit : « *Oui, des MacDo* ». J'espère que les multinationales paient assez bien leurs jeunes cadres pour qu'ils mangent autre chose que des MacDo. Les MacDo, c'est une nourriture de pauvres, c'est cela que José Bové n'a pas compris : de jeunes, donc de pauvres.

Non, nos quatre jeunes cadres mangent dans un excellent restaurant français, à Tokyo. Dans un merveilleux restaurant chinois, à San Francisco. Dans un fabuleux restaurant italien, à New York. Dans un incroyable restaurant indien, à Londres. Dans un formidable restaurant arabe, à Paris ou à Bruxelles. Ils mangent des cuisines du monde, tout simplement. Et pour quelqu'un qui aime manger comme moi, cette mondialisation gastronomique, c'est une merveilleuse opportunité. Que savaient nos grands-parents, pour les gens de ma génération, ou vos arrière-grands-parents pour les plus jeunes ici, des mérites respectifs des cuisines japonaises et chinoises ? Imaginez avoir demandé à votre grand-père, il y a cinquante ans : « *Dis, pépé, qu'est-ce que tu préfères, la cuisine chinoise ou la cuisine japonaise ?* » Le plus vraisemblable, c'est qu'il n'avait jamais goûté ni l'une, ni l'autre. Alors que pour la plupart d'entre nous, la différence entre ces deux cuisines est tellement nette qu'on les reconnaît à la première bouchée.

Ils mangent pareil, ils écoutent les mêmes musiques. Ah ! pas tout à fait. Il y en a un qui joue merveilleusement Mozart et Schubert au violon. C'est le Japonais. Vous avez remarqué comme moi, pour ceux que cela intéresse, que la quasi totalité de nos concours de virtuosité, spécialement pour les instruments à cordes, sont gagnés depuis quinze ans presque exclusivement par des virtuoses asiatiques, essentiellement Chinois, Japonais, Coréens. Il y en a un autre qui ne jure exclusivement que par le jazz américain. C'est le Marocain. Il y en a un autre qui préfère la techno européenne et spécialement française. C'est l'Américain. Il y en a un ou une autre qui préfère le raï et qui prend des cours de danse orientale. C'est le Français ou la Française.

Ils écoutent des musiques du monde. Ils voient les mêmes films. Là, on va encore me dire : « *Oui, des films américains* ». Non, pas seulement. Ils admirent comme nous Almodóvar. Ils voient avec plaisir renaître un cinéma italien qu'on croyait mort il y a quinze ans. Ils découvrent avec émotion un cinéma chinois, coréen, indien. Ils voient les films du monde. Ils lisent les mêmes livres (pour ceux qui lisent encore ; c'est le point noir de ma démonstration mais s'ils lisent encore, ils lisent les mêmes livres). Par exemple, *Petit traité des grandes vertus*, traduit en vingt-quatre langues, y compris en chinois, en japonais, en coréen, et je ne vois pas pourquoi je devrais m'en plaindre. Enfin, ils parlent ensemble, le plus souvent c'est vrai, en anglais, sur Internet.

Où est le drame, où est le scandale ? Où sont les raisons d'effroi ? Ils se connaissent beaucoup mieux que leurs grands-parents ne pouvaient se connaître. Ils se comprennent beaucoup mieux que leurs grands-parents ne pouvaient se comprendre. Ils ont beaucoup plus à partager entre eux et d'autant moins de raison de se haïr, de se mépriser et de se faire la guerre, et c'est évidemment tant mieux.

Bref, ces quatre jeunes cadres appartiennent pour l'essentiel et appartiendront de plus en plus à la même civilisation. Qui est une civilisation mondiale, laïque, démocratique, respectueuse des droits de l'homme. Ce qui n'empêchera pas, bien sûr, le maintien de différentes cultures. De même que dans la civilisation européenne il y a place pour une culture française, une culture allemande, une culture italienne, et Dieu sait que ce ne sont pas les mêmes, de même dans la civilisation mondiale que j'appelle de mes vœux et que je crois voir déjà naître, il y aura place pour des cultures française, italienne, japonaise, chinoise, etc.

Mais sur l'essentiel, ces jeunes cadres sont plus proches qu'ils ne l'ont jamais été et c'est plutôt une bonne nouvelle. Bref, à mon sens, Berlusconi à tort. Samuel Huntington à tort. Ce à quoi nous sommes en train d'assister, ce n'est pas à un conflit entre les civilisations, c'est à un conflit entre la civilisation mondiale, laïque, démocratique, respectueuse des droits de l'homme, qui est en train, lentement, difficilement, contradictoirement, de se répandre à l'échelle de la planète, contre tous ceux, de Le Pen à Ben Laden, qui refusent cette civilisation mondiale parce qu'ils ont le sentiment, à tort ou à raison (sans doute pas tout à fait à tort), qu'elle menace leur petit pouvoir, leurs petits privilèges, leurs petites traditions ou leur petit marché. Eh bien, dans ce conflit-là, pour ma part, je suis très clairement du côté de la civilisation mondiale, laïque, démocratique, respectueuse des droits de l'homme.

Comprenez-moi bien : cette civilisation mondiale est en train de naître. Le processus est inachevé et donc contradictoire. On va m'imposer l'intégrisme musulman, évidemment. Mais ce que je crois c'est que c'est justement parce que Ben Laden a compris que s'il laissait se faire les choses normalement, la tendance lourde était du côté de cette civilisation mondiale, laïque, démocratique, qu'il a envoyé ses avions contre les deux tours et le bâtiment du Pentagone pour durcir le conflit. Au fond, c'est

parce qu'il pensait que j'ai raison, si j'ose dire, qu'il a entrepris de me donner tort par la violence. A nous de faire en sorte que ce soit moi qui ai raison sur la durée. Moi, évidemment, c'est-à-dire nous.

Les icônes de la civilisation mondiale

C'est donc un processus inachevé, incomplet, inégal, contradictoire, mais que je crois incontestable. On peut, pour le rendre plus concret, l'illustrer par un certain nombre de personnages que j'appelle les icônes de la civilisation mondiale, qui symbolisent à l'échelle de la planète ces valeurs laïques, démocratiques, respectueuses des droits de l'homme, que je viens d'évoquer.

- Le premier personnage qui me vient à l'esprit, la première icône de la civilisation mondiale (je n'ai pas fait de recherche historique systématique, c'est le premier nom qui me vient à l'esprit), c'est Gandhi. Y en a-t-il un seul dans cette salle qui ne se sente pas beaucoup plus proche de Gandhi que du roi ou de la reine d'Angleterre de l'époque ? D'ailleurs qui peut me dire ici qui était le souverain britannique du temps de Gandhi ? Je vous écoute. (Dans la salle : - « *Georges VI* ». A. Compte-Sponville : - « *V, Georges V, c'est bien. Souvent on me dit la reine Victoria, qui n'a pas grand chose à voir là-dedans. C'est en effet Georges V* »). Eh bien, je vais vous dire : Georges V, tout le monde s'en fout ! Je n'ai rien contre cet homme, je ne sais rien de lui, à la vérité. Il est mort, laissons les morts enterrer les morts. Gandhi est vivant dans le cœur de dizaines d'entre nous, dans le cœur de millions de gens et spécialement de jeunes gens. Il y a des dizaines de milliers d'adolescents, y compris en Angleterre, qui ont la photo de Gandhi dans leur chambre. Il n'y a pas trois adolescents dans le monde, y compris en Angleterre, qui aient la photo de Georges V dans leur chambre. Gandhi est une icône de la civilisation mondiale.

- Deuxième icône de la civilisation mondiale : le pasteur Martin Luther King. Je sais bien qu'il n'a pas la même religion que Gandhi ; Gandhi était hindouiste et le pasteur Martin Luther King, par définition si j'ose dire, était protestant. Ils n'appartiennent pas à la même civilisation, soit, mais qui ne voit que les valeurs que professait Gandhi et les valeurs que professait Martin Luther King, sans être toujours identiques dans leur énoncé, sont extrêmement proches et pour l'essentiel convergentes ? Ce sont des valeurs laïques, démocratiques, respectueuses des droits de l'homme. Ce sont les valeurs de nos quatre jeunes cadres. Ce sont nos valeurs.

- Troisième icône de la civilisation mondiale : le dalaï-lama.

- Quatrième icône, je vais vite : Nelson Mandela, dont le charisme, l'intelligence, l'humanisme, ont épargné à son pays le bain de sang que pour ma part je prévoyais depuis mon adolescence. Là encore, si vous aviez dit, il y a quarante ans, que l'Afrique du sud sortirait de l'apartheid pratiquement sans verser une goutte de sang, on aurait cru à un miracle. Ce miracle s'appelle Nelson Mandela, qui est pour cette raison admiré

dans le monde entier, au nom de ces valeurs laïques, démocratiques, respectueuses des droits de l'homme, qui sont les nôtres.

- Cinquième icône de la civilisation mondiale : Taslima Nasreen, cette jeune femme née au Bangladesh, condamnée à mort par une fatwa parce qu'elle avait osé se dire athée. C'est son seul crime. Ils l'ont condamnée à mort. Et qui, depuis, symbolise dans le monde entier le combat pour la liberté de conscience et pour les droits des femmes. Icône de la civilisation mondiale.

- Sixième icône, je m'arrêterai là, prenons une icône collective pour terminer : les étudiants chinois de la place Tian'anmen, massacrés par la police du régime de Pékin alors qu'ils criaient, le fait est attesté par des témoins : « *Liberté, égalité, fraternité* » ! Si ce n'est pas une civilisation mondiale qui est en train de naître, qu'est-ce que c'est ?



Bref, mon idée c'est qu'il n'y a pas essentiellement de conflit entre les civilisations, mais qu'il y a un conflit entre la civilisation mondiale qui est peu à peu en train de se constituer : laïque, démocratie, respectueuse des droits de l'homme, d'une part. Et, d'autre part, tous ceux, de Le Pen à Ben Laden, en passant peut-être par quelques-uns des antimondialistes (la question est ouverte) qui s'opposent à cette civilisation mondiale parce qu'ils ont le sentiment, à tort ou à raison, peut-être à tort et à raison, qu'elle menace leur petit pouvoir, leur petit privilège, leur petite tradition ou leur petit marché. Dans ce conflit-là, encore une fois, je suis du côté de la civilisation mondiale.

Et la grande chance que nous offre la laïcité (au sens français du terme, c'est-à-dire la séparation entre l'Eglise et l'Etat ; le fait que l'Etat garantisse la liberté de croyance et d'incroyance), c'est justement de nous permettre de communier dans ces valeurs-là : laïques, démocratiques, respectueuses des droits de l'homme ; ce que Gorbatchev appelait les valeurs communes de l'humanité et que nous appelons, nous, plus communément les droits de l'homme.

Le grand mérite de la laïcité est de nous permettre de communier dans ces valeurs-là sans nous opposer bêtement et stérilement sur la foi des uns, la foi différente des autres ou l'absence de foi des troisièmes. Encore faut-il qu'il y ait des valeurs communes (laïques, démocratiques, respectueuses des droits de l'homme), faute de quoi la laïcité n'est plus qu'une coquille vide, et c'est le moment de rappeler que le propre d'une coquille surtout quand elle est vide, c'est sa fragilité. C'est ce qui m'amène à ma deuxième partie : quelles valeurs pour le 21^e siècle ?

2. Quelles valeurs pour le 21^e siècle ?

Nouveau siècle, le 21^e, nouveau millénaire qui plus est, on aurait envie de dire : nouvelles valeurs. « *C'est nouveau, coco, ça vient de sortir !* » Déjà

en matière de marketing, la nouveauté n'est pas toujours un argument très pertinent, mais en matière d'éthique, évidemment, l'argument ne vaut rien.

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai été dérangé, surtout dans les années 2000, 2001, parce que le passage du millénaire rendait nos journalistes un peu fous. Je ne compte plus le nombre de fois que des journalistes m'ont téléphoné chez moi pour me proposer tantôt une émission de télévision, tantôt une émission de radio, tantôt un débat public, sur le thème, disaient-ils, des nouvelles valeurs. Je leur répondais toujours : « *Ah bon, il y a de nouvelles valeurs ? - Mais allez, ne faites pas l'âne, vous savez bien. Bon, d'accord, concédaient-ils, on avait de vieilles valeurs, les valeurs judéo-chrétiennes, comme ils disent ordinairement avec une moue de dédain, mais bon, plus personne n'y croit. On a donc besoin de nouvelles valeurs. Et vous qui êtes un intellectuel, c'est votre job, vous devez nous en proposer de nouvelles* ». C'est ce que j'appelle la tarte à la crème des nouvelles valeurs. Et je leur répondais toujours : « *Mais quelles nouvelles valeurs voulez-vous que je sorte de quel chapeau ?* »

C'est vrai que cela fait en gros vingt-six siècles. C'est une bizarrerie historique qui laisse d'ailleurs les historiens quelque peu perplexes, ce qu'on appelle depuis Jaspers l'âge axial. L'âge axial, c'est quoi ? C'est cette curieuse époque, autour du 6^e siècle avant Jésus-Christ, où dans la quasi totalité des grandes civilisations de l'époque, des gens qui ne se connaissent pas, qui habitent à des milliers de kilomètres, qui n'ont aucune influence, aucun contact les uns avec les autres, vont dire en matière d'éthique l'essentiel et pour l'essentiel les mêmes choses. Qui sont ces gens ? C'est par exemple, excusez du peu, le Bouddha en Inde ; c'est Confucius et Lao-tseu en Chine, autrement dit les deux piliers de l'immémoriale civilisation chinoise (Confucius qui donne le confucianisme, bien sûr, Lao-tseu qui donne le taoïsme) ; Zoroastre ou Zarathushtra en Perse ; ce sont plusieurs des plus grands prophètes hébreux en Judée ou en Palestine ; ce sont les premiers philosophes grecs en Europe, ceux qu'on appelle les présocratiques : Empédocle, Parménide, Anaximandre, Héraclite. Tous quasiment au même moment, à quelques dizaines d'années près, mais ce n'est rien à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Ils vont dire en matière d'éthique l'essentiel et pour l'essentiel les mêmes choses.

A savoir quoi ? Par exemple, que la sincérité vaut mieux que le mensonge, que la générosité vaut mieux que l'égoïsme, que le courage vaut mieux que la lâcheté, que la douceur et la compassion valent mieux que la violence et la cruauté, que l'amour vaut mieux que la haine. Est-ce que, pour faire moderne, il faut dire que ce n'est plus vrai aujourd'hui ? Et que désormais le mensonge, l'égoïsme, la lâcheté, la violence, la cruauté, la haine, valent autant ou davantage que leur contraire ? Bien sûr que non. Quand bien même je serais assez fou pour le prétendre, personne ici ne serait disposé à me suivre et c'est évidemment heureux.

Bref, mon idée c'est qu'il ne s'agit pas du tout pour l'essentiel d'inventer de nouvelles valeurs ; il s'agit d'inventer ou de réinventer ce que j'appelle

une nouvelle fidélité aux valeurs, le plus souvent fort anciennes, que nous avons reçues et que donc nous avons en charge de transmettre. Parce que la seule façon d'être vraiment fidèle à ce qu'on a reçu, c'est évidemment de le transmettre.

Je prends ce mot de fidélité à dessein parce que, comme vous le savez peut-être, ce mot de « fidélité » en français est le doublet comme disent les linguistes du mot « foi ». Cela veut dire que ces deux mots de foi et de fidélité ont la même origine étymologique, en l'occurrence le latin « fides », mais ont bien sûr en français moderne deux sens différents. Et je dis souvent : la fidélité, c'est ce qui reste de la foi quand on l'a perdue !

J'entends par là la chose suivante. Est-ce que sous prétexte que moi, je ne crois pas en Dieu, est-ce que sous prétexte, qui est autrement important, que notre société en France comme en Belgique, globalement, socialement, historiquement, y croit de moins en moins (ce n'est pas vrai dans le monde entier mais ce l'est clairement en Europe occidentale, c'est ce qu'on appelle la déchristianisation), faut-il pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain, comme on dit familièrement ? C'est-à-dire renoncer en même temps qu'au Dieu socialement défunt, comme pourrait dire un sociologue nietzschéen, à toutes ces valeurs morales, culturelles, spirituelles ? Dont nous savons bien qu'elles sont historiquement nées pour la plupart d'entre elles dans les grandes religions et spécialement dans les trois grands monothéismes. Dont nous savons bien qu'elles ont été transmises pendant des siècles par la religion, spécialement par l'Eglise catholique, pour nos deux pays, mais dont rien ne prouve qu'elles aient besoin d'un Dieu pour subsister. Dont tout prouve au contraire que nous, nous avons besoin d'elles, besoin de ces valeurs pour subsister d'une façon qui nous paraisse humainement acceptable.

Sincèrement, est-ce que vous avez besoin de croire en Dieu pour penser que la sincérité vaut mieux que le mensonge ? Que la générosité vaut mieux que l'égoïsme ? Que l'amour vaut mieux que la haine ? Bien sûr que non. Si vous croyez en Dieu, vous avez à la fois la foi et la fidélité, c'est la figure traditionnelle et ce n'est pas moi qui vous le reprocherai. Mais si vous ne croyez pas ou plus en Dieu, il vous reste à être au moins fidèle à ces valeurs que nous avons reçues et que donc nous avons à charge de transmettre.

On peut d'ailleurs illustrer ce point par une expérience de pensée. Je m'adresse à ceux d'entre vous qui sont croyants et qui auraient comme moi de grands enfants ; les miens sont de jeunes adultes. Si vous avez des enfants petits, la question se pose évidemment dans des termes différents. Et comme il s'agit d'une expérience de pensée, ceux d'entre vous qui ne sont pas croyants et qui n'ont pas d'enfants ou des enfants trop jeunes, peuvent se mettre imaginativement dans le cas de figure que je vais développer.

Vous êtes croyant, vous avez de grands enfants et tout d'un coup vous perdez la foi. Après tout, cela peut arriver. Pouvez-vous envisager un ins-

tant de réunir vos grands enfants, par exemple le dimanche suivant autour de la table familiale, pour leur tenir à peu près ce langage : « *Mes enfants, je vous ai demandé de venir déjeuner avec votre mère et moi ce dimanche parce que j'ai une déclaration importante à vous faire : je ne crois plus en Dieu, j'ai perdu la foi. En conséquence de quoi je tiens à vous déclarer solennellement que toutes les valeurs morales que je me suis efforcé de vous transmettre pendant votre enfance et votre adolescence doivent être considérées par vous comme nulles et non avenues, c'était du pipeau !* » Bien sûr que non. Personne ici, si on se met imaginativement dans le cas de figure que je viens d'évoquer, personne ne peut envisager un instant de tenir ce discours. La vérité, me semble-t-il, c'est que tous ici nous tiendrions un discours en vérité exactement opposé. Nous dirions à peu près ceci : « *Ecoutez, les enfants, il s'est passé une drôle de chose : j'ai perdu la foi, je ne crois plus en Dieu. Mais bien sûr, s'agissant des valeurs morales que je me suis efforcé de vous transmettre pendant votre enfance et votre adolescence, cela ne change rien. Je compte sur vous pour leur rester fidèles* ». Eh oui, quand on a la foi cela ne suffit pas toujours, malheureusement, à la fidélité. Mais quand on n'a pas ou plus la foi, cela ne dispense aucunement de fidélité.

Cela est vrai bien sûr dans tous les pays, dans toutes les civilisations. Si j'étais Iranien, Chinois, Sud-Américain, j'aurais des fidélités différentes. Mais il se trouve que nous sommes d'Occident, il se trouve que nous sommes Européens, et qu'il faut bien assumer cette dimension à la fois historique et géographique qui est la nôtre. Si bien que s'agissant de nos pays, la vraie question me semble-t-il, quant au fond, est la suivante : que reste-t-il de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien ?

De deux choses l'une. Ou bien vous pensez qu'il n'en reste rien, de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien, et alors il n'y a plus qu'à aller se coucher. Nous n'avons plus rien à opposer ni au fanatisme, à l'extérieur, ni au nihilisme, à l'intérieur. Et croyez-moi, le nihilisme est de très loin le danger principal. Nous sommes une civilisation morte, en tout cas mourante. Vous pouvez continuer à vaquer à vos occupations, moi, cela ne m'intéresse plus et cela ne durera pas longtemps.

Ou bien, deuxième possibilité et je n'en vois pas d'autres en vérité, il en reste quelque chose de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien. Et si ce qu'il en reste n'est plus une foi commune, puisqu'elle a cessé de fait d'être commune (je n'ai pas les chiffres pour la Belgique qui ne doivent pas être très différents de la France. Toujours est-il qu'en France, un Français sur deux est athée, agnostique ou sans religion. Un sur quatorze est musulman), ce qui reste de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien, ne peut être qu'une fidélité commune. C'est-à-dire un attachement partagé à ces valeurs que nous avons reçues et que donc nous avons à charge de transmettre.

Et la grande chance que nous offre à nouveau la laïcité, c'est justement de nous permettre de communier dans ces valeurs communes, sans nous

opposer bêtement et stérilement sur la foi des uns, la foi différente des autres ou l'absence de foi des troisièmes.

Je pourrais prendre un exemple concret. Si l'on pense aux violences urbaines qui ont eu lieu dans nos banlieues il y a dix-huit mois, vous comprenez bien que personne ne demande aux jeunes musulmans, pour ceux d'entre eux qui sont musulmans mais ce n'est pas le cas de tous, de se convertir au christianisme ou de devenir athée ; autrement dit, de partager telle ou telle foi. Evidemment non. Mais qu'on leur demande de partager les valeurs morales qui sont les nôtres, bien sûr que oui. Parce qu'on ne peut pas s'intégrer dans un pays si on ne partage pas les valeurs qui permettent aux gens de ce pays de vivre ensemble. Et il n'y a pas du tout contradiction entre le fait de respecter leur foi de musulman, pour ceux d'entre eux qui sont musulmans, et le fait de souhaiter qu'ils partagent avec nous des valeurs communes. Parce qu'il faut rappeler malgré tout que l'islam n'a jamais recommandé de brûler la voiture de son voisin. L'islam n'a jamais recommandé de vivre du trafic de la drogue. L'islam n'a jamais recommandé de pratiquer des viols collectifs dans des caves. Et donc toutes les horreurs qu'on dénonce évidemment légitimement, de ce qui peut se passer ici ou là, relève bien davantage du nihilisme que de telle ou telle foi religieuse. Cela ne veut pas dire que l'islam ne pose pas aussi un certain nombre de problèmes particuliers, notamment pour ce qui est de l'égalité homme-femme, pour ce qui est de la laïcité. Et il faut dire très clairement à ceux, Belges ou Français et Musulmans par ailleurs, que ces valeurs-là, pour nous, ne sont pas négociables évidemment. Et que c'est à l'islam de s'adapter à la démocratie et non pas à la démocratie de s'adapter à l'islam. C'est un discours, à mon sens, que la plupart des jeunes musulmans sont tout à fait prêts à entendre et à accepter.

3. Conclusion

Je dois renoncer, comme je le craignais, à ma troisième partie sur l'humanisme, qui me paraît correspondre aux besoins de notre époque, et j'en viens à ma conclusion.

Après un exposé qui porte au départ sur la mondialisation et sur le devenir des civilisations, on aurait envie de répondre à la question : où allons-nous ? Manque de chance, vous n'avez pas invité un prophète, même pas un prévisionniste, vous n'avez invité qu'un philosophe. Toutefois, je ne serais pas philosophe si je n'avais pas réponse à tout. Si bien qu'à la question « Où allons-nous ? », je veux bien répondre de philosophique façon.

Nous allons vers l'avenir ! Cela, ce n'est pas un scoop, je vous l'accorde, mais surtout ce n'est pas une garantie. Ni pour l'individu, parce que, comme disait l'autre, à long terme on est tous morts, ni pour les peuples ou les civilisations, parce que, comme le disait le poète Paul Valéry au lendemain de la guerre de 14-18, « *nous autres civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles* ». J'ajouterai d'ailleurs que depuis, on a appris qu'une civilisation pouvait mourir aussi d'autre chose que

d'une guerre. Donc oui, nous allons vers l'avenir. Ce n'est pas un scoop et ce n'est pas une garantie, ni pour l'individu, ni pour les individus, ni pour les peuples, ni pour les civilisations.

Un jour, un imbécile dit au même Paul Valéry : « *L'avenir me donnera raison* ». Paul Valéry lui a simplement répondu : « *Vous me faites peur !* » Oui, parce qu'il n'est pas impossible que l'avenir donne raison aux imbéciles. Cela ne prouvera pas que les imbéciles étaient intelligents, cela prouvera simplement que l'avenir a mal tourné. Et je ne peux pas vous garantir le contraire.

Si bien que de plutôt nous demander où nous allons, il importe de se demander où nous voulons aller. Parce que cela dépend de nous. Ce n'est plus une logique de la prophétie mais une logique de la volonté et donc de l'action. Non pas « où allons-nous » mais « où voulons-nous aller ? »

Et là, je ne peux pas ne pas penser à un proverbe africain que j'aime beaucoup, qui dit ceci : « *Quand on ne sait où l'on va, il faut se souvenir d'où l'on vient* ». Bien sûr, c'est toujours vrai à toutes les époques, mais ça l'est sans doute encore davantage aux époques comme la nôtre, quand l'avenir est à ce point ouvert, indéterminé et inquiétant à bien des égards. Mais non seulement quand on ne sait où l'on va il faut se souvenir d'où l'on vient, mais je dirais plus, c'est que la seule façon de savoir où l'on veut aller, c'est de se souvenir d'où l'on vient.

Vous savez, le premier symptôme grave de la maladie d'Alzheimer, c'est un vieillard qui sort de chez lui pour acheter un pain, un paquet de cigarettes, et qui tout d'un coup se perd à deux cents pas de sa maison. Il a fait le chemin des milliers de fois et puis là, tout d'un coup, il est perdu à deux cents pas de chez lui. Et comme il traîne hagard sur le trottoir, on l'amène à la police qui l'amène à l'hôpital, et là le médecin lui explique qu'il est en train de perdre la mémoire. En apparence, c'est le rapport à l'avenir qui est perturbé : il veut aller au bureau de tabac ou bien il veut aller chez lui et il n'y arrive pas. Oui, mais quand on a perdu la mémoire il n'y a plus de rapport volontaire possible à l'avenir.

Eh bien, je dirais que ce que j'appelle la fidélité, c'est le seul antidote socialement disponible contre cette maladie d'Alzheimer des civilisations qu'on appelle la barbarie.

Du passé, ne faisons pas table rase. Cela me rappelle un beau vers d'une vieille chanson française, l'*Internationale* en l'occurrence, chanson à laquelle on peut tout à fait être fidèle, pour des tas de raisons. Mais il y a au moins un vers dans cette chanson, que pour ma part je ne pourrais plus jamais chanter, c'est justement : « *Du passé, faisons table rase* ». Parce que cela, c'est la définition même de la barbarie.

Je dirais plutôt, pour finir : du passé, ne faisons pas table rase. Le 21^e siècle sera fidèle ou ne sera pas.

C. Débat avec le public

Question. – *Vous avez parlé des valeurs qui sont communes à tant de civilisations depuis le 6^e siècle avant Jésus-Christ. Il me semble que dans la société dans laquelle nous vivons, ces valeurs ne sont pas du tout respectées. Par exemple, je suis enseignante, on demande aux jeunes, quand ils rédigent leur curriculum, de savoir se vendre. Est-ce qu'un être humain est à vendre ?*

J'ai envie de vous dire que ces valeurs n'ont jamais été respectées. Et c'est exactement ce qu'on appelle une valeur.

Pourquoi fait-on de la générosité une valeur ? Parce que nous sommes tous égoïstes ! Vous pourriez me dire : « *Oui, mais vous nous parlez de générosité mais en vérité les gens sont égoïstes* ». Ce n'est pas du tout contradictoire. C'est justement parce que les gens sont de fait égoïstes qu'on a fait de la générosité une valeur. C'est justement parce qu'à tous il nous arrive de mentir quand cela nous arrange, qu'on a fait de la sincérité une valeur. Donc, j'ai envie de dire que le propre d'une valeur c'est qu'elle n'existe pas. Le philosophe Alain a très bien dit la chose : « *La justice n'existe pas, c'est pourquoi il faut la faire* ».

Premier point : ces valeurs n'ont jamais été respectées nulle part ; parfois à certains moments, oui, mais jamais par tout le monde et jamais tout le temps.

Deuxième aspect : le sont-elles aujourd'hui moins qu'à l'époque ?

Il y a 400 ans, on ne demandait pas aux gens de se vendre, parce qu'un esclave n'avait pas le droit de se vendre. Et croyez-moi, l'esclavage c'était infiniment pire que le salariat. Nous vivons à mon avis, dans la société la plus morale que l'humanité ait jamais connue. Si la morale se reconnaît au souci qu'on a des plus pauvres et des plus faibles, il y a d'immenses progrès à faire dans nos sociétés, mais je vous jure bien qu'au 19^e siècle c'était clairement pire pour les pauvres, les faibles et les malades. Que dis-je ? Il y a cinquante ans, c'était nettement pire.

Autrement dit, arrêtons d'accabler le présent au point d'oublier l'immensité des progrès que nous avons accomplis. Je crois qu'être progressiste, et j'essaie de l'être, c'est penser malgré tout que l'histoire avance. Rien n'est écrit, le progrès n'est pas garanti pour l'avenir, mais le progrès est tellement considérable depuis que l'humanité existe, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

Effectivement, ces valeurs ne sont pas respectées, en tout cas pas toujours, pas tout le temps, pas assez, mais elles ne l'ont jamais été. Il me semble qu'elles le sont aujourd'hui plus que précédemment. Non pas que nous soyons devenus meilleurs. Pourquoi les pauvres sont-ils mieux protégés dans nos pays, aujourd'hui qu'il y a 100 ou 200 ans ? Pas du tout parce que les riches sont devenus plus généreux, mais parce qu'on a im-

posé, par la politique, un certain nombre de petites et moins petites réformes décisives. A commencer par la fiscalité, l'impôt sur le revenu, la sécurité sociale. Voilà des enjeux et des progrès énormes. Qui passent, non pas par un progrès moral des individus, mais par des combats politiques. C'est justement parce que la morale n'a jamais suffi que nous avons besoin de politique.

Ce qui m'inquiète le plus aujourd'hui, ce n'est pas je ne sais quel déclin des valeurs morales dont on nous rabat les oreilles alors que je pense que c'est faux, ce qui m'inquiète dans nos pays, c'est plutôt un certain déclin de la politique. Qu'on le veuille ou pas, seule l'action commune, c'est-à-dire l'action politique, permet que les valeurs morales qui sont celles des individus, aient prise sur la réalité collective.

Q. – *Autant je partage de façon enthousiaste vos références à Gandhi, à Martin Luther King, autant le raccourci vers les quatre jeunes cadres m'ennuie un petit peu. Je voudrais vous demander si dans votre démonstration il ne vaudrait pas mieux faire référence à quatre jeunes syndicalistes ou quatre jeunes altermondialistes qui se retrouveraient : un Indien, un Chinois, un Equatorien et un Nigérian, par exemple. Ils pourraient notamment être des syndicalistes agricoles. Pourquoi est-ce que je dis cela ? D'abord parce que je suis agronome, mais d'autre part parce qu'il me semble qu'il y a là, notamment dans le monde agricole en particulier, une valeur que vous n'avez pas citée mais qui est souvent présente dans les grandes civilisations dont vous nous avez parlé. J'aurais bien aimé avoir votre avis à ce propos : la frugalité qui est une ancienne valeur qui réapparaît maintenant, notamment dans certains mouvements altermondialistes et écologistes, mais qui reste dramatiquement absente des préoccupations des quatre jeunes cadres.*

Je n'ai rien contre les syndicalistes, notamment agricoles, mais je n'ai rien contre les jeunes cadres non plus. Arrêtons de juger les gens en fonction du groupe auquel ils appartiennent. Tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité, cela vaut pour les cadres comme pour les syndicalistes.

Sur la frugalité, j'ai envie de dire que ce n'est pas vraiment mon fort. Ce n'est pas grave, les valeurs ne brillent que par leur absence. Est-ce vraiment une valeur morale ? « *C'est un type formidable, mon vieux, il ne boit jamais d'alcool* »... Oui, mais moi cela m'arrive de boire de l'alcool. « *C'est un type formidable, tu sais, il mange du pain sec, une pomme, un bout de camembert les grands jours* »... Est-ce que c'est de cela qu'on a envie finalement ? Je n'en suis pas sûr. Je n'ai rien contre les gens qui pratiquent ce genre de frugalité, mais l'estime morale que j'ai pour eux n'en est pas soudainement augmentée. J'ai des tas d'amis qui sont de bons vivants et je le suis plutôt, et au fond je trouve cela très bien.

Le problème, à mon sens, ce n'est pas la frugalité, le problème c'est l'écologie. Autrement dit, cela ne touche pas à la morale, par le biais des comportements individuels, comme s'il était mieux d'être frugal que d'être bon vivant, pas du tout. Cela touche à la morale, oui, mais par le biais, par

le lien de l'avenir de la planète, donc de l'humanité. Autrement dit, pour moi le cœur du sujet c'est le rapport entre l'économie et l'écologie.

Vous savez, cela s'entend d'ailleurs à l'oreille, que ces deux mots sont des mots cousins. Economie, écologie, ont bien sûr la même origine étymologique, en l'occurrence le grec oikos. « Oikos » en grec signifie « la maison ». Mais notre maison, aujourd'hui, c'est le monde, c'est cela que signifie la mondialisation. Notre maison aujourd'hui est le monde ; l'économie est sa gestion efficace, et l'on ne va pas s'en plaindre ; l'écologie est sa gestion durable, et l'on ne va pas s'en plaindre.

Il y a un article de Jean-Paul Fitoussi dans *Le Monde* de ce soir où il dit que le niveau de vie moyen a été multiplié par huit dans l'espace du vingtième siècle. Autrement dit, nous vivons en moyenne huit fois mieux que nos arrière-arrière-grands-parents. Tant mieux, évidemment. Le problème, c'est qu'on est en train de comprendre que l'économie, la gestion efficace de cette maison qu'est le monde, le progrès même de l'économie, est en train de mettre gravement en cause les conditions de sa durabilité écologique.

Parce que sinon, la croissance, d'un point de vue économique, est en elle-même un processus indéfini ; on peut toujours rajouter de la richesse à de la richesse. D'ailleurs, on le fait en gros depuis 10.000 ans, depuis la révolution néolithique, avec des hauts et des bas, des accélérations et quelques reculs ; tendanciellement, on n'a pas arrêté d'ajouter de la richesse à de la richesse. C'est ce qu'on appelle la croissance. Et on le fait d'autant mieux dans l'économie capitaliste que le capitalisme consiste à transformer la richesse en source d'enrichissement.

Le problème, c'est que ce processus en lui-même indéfini de croissance économique est en train de se rapprocher dangereusement des limites, elles, strictement finies de l'écologie, qui sont les limites de la planète.

Autrement dit, le vrai problème, c'est le jour où un milliard et demi de Chinois et bientôt un milliard et demi d'Indiens (à eux deux : trois milliards, moins de la moitié mais plus du tiers de l'humanité, sans parler des autres), c'est le jour où trois milliards de Chinois et d'Indiens vivraient par hypothèse avec le même niveau de vie que nous et spécialement avec le même taux de consommation d'énergie fossile, d'eau douce et de protéine animale. La planète ne tiendrait pas trente ans ! Et nous n'avons bien sûr aucun titre et d'ailleurs aucun moyen d'empêcher les Chinois et les Indiens, avec leur taux de croissance spectaculaire qui est le leur depuis quinze ans, de se rapprocher tendanciellement du niveau de vie qui est le nôtre.

Voilà où est le problème : c'est le problème du développement durable, ce n'est pas le problème de la frugalité. Que vous soyez frugal ou gros mangeur, sincèrement, moi je m'en fous. L'estime morale que j'ai pour vous ne dépend pas de ce critère. Que vous soyez égoïste ou généreux, cela moralement m'importe. Que vous soyez courageux ou lâche, cela m'importe

de même. Frugal ou gros mangeur, je m'en fous. La vraie question est : comment fait-on pour sauver l'humanité, dans une planète qui n'est pas susceptible d'augmenter ? Ce n'est pas le problème de la frugalité, c'est le problème du développement durable. Ce problème-là est un problème majeur. Et je ne suis pas convaincu que nos quatre jeunes cadres n'en aient pas conscience. Et je ne suis pas convaincu que tous les syndicalistes agricoles en aient conscience.

– Je suis partiellement d'accord avec vous mais techniquement, il y a quand même une grosse différence. En termes d'empreinte écologique, par exemple, il est clair que l'empreinte des uns et des autres ne sera pas la même. Et donc, quelque part, je ne peux pas vous suivre.

L'empreinte d'un syndicaliste agricole et celle d'un jeune cadre ? Bien sûr, parce que le niveau de vie n'est pas le même. On est d'accord là-dessus. Mais simplement, je ne compte pas sur la frugalité pour résoudre ce problème.

– Oui, le terme frugalité était un terme, comment dire...

Oui mais c'est important, parce que la seule façon d'échapper à la catastrophe écologique annoncée, parce que nous allons vers une catastrophe écologique annoncée, passe par la politique, c'est-à-dire par la contrainte ! Et arrêtons de toujours demander des changements de comportements individuels, ce qu'il faut faire évidemment : « *Ne prenez plus de bains, prenez des douches* », mais cela fait dix ans qu'on le dit. Si l'on faisait un sondage, est-ce que le taux de douches ou de bains a changé depuis dix ans ? Je n'en suis pas sûr.

Regardez ce qui se passe pour la circulation automobile...

– Non mais, qui prend un bain ou une douche : le syndicaliste agricole ou le jeune cadre ?

Les deux.

– Vous ne voyagez pas assez.

Non, contrairement à ce que vous semblez croire, les cadres se lavent et les syndicalistes agricoles aussi. Pour ce qui est de la préférence des douches ou des bains, je n'ai pas de chiffres, mais je pense que l'essentiel n'est pas là.

Un dernier exemple pour expliquer ce que je veux dire. Monsieur Sarkozy m'a personnellement humilié trois fois, du temps où il était ministre de l'intérieur.

Je suis père de famille, je ne m'intéresse absolument pas aux voitures et je n'ai aucun goût pour la vitesse. Cela veut dire que sur autoroute, non je n'étais pas à 130 mais plutôt à 140, rarement au-delà. Oui, 150 les jours où j'étais vraiment pressé. 160, cela m'est arrivé, mais sincèrement c'était

rare. Bizarrement, j'ai beau être père de famille, ne pas aimer la voiture, ne pas aimer la vitesse, lire en permanence les plus grands philosophes du monde, je passais ma journée à lire Kant, Spinoza, Montaigne, et 130, 140, 160... Trois petits radars, trois petits PV, trois petits points en moins sur mon permis, ont fait que tout à coup j'ai fait comme des millions de Français et roulé à 130 sur autoroute et à 90 sur nationale. Autrement dit, un radar est plus efficace pour limiter la vitesse de quelqu'un qui n'aime pas la vitesse, que la lecture des plus grands philosophes du monde ! Pour les bains et pour les douches, c'est pareil.

Réfléchissons donc aux mesures politiques, à l'action commune qui aura une chance peut-être de nous éviter la catastrophe écologique vers laquelle, syndicalistes agricoles ou jeunes cadres, nous allons ensemble. Même si je suis d'accord que la responsabilité des jeunes cadres peut être plus lourde en termes de surface écologique.

Q. – Si je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que l'on peut juger de la valeur d'une civilisation sur trois critères principaux, c'est-à-dire la laïcité, la démocratie et la défense des droits de l'homme, je me demande néanmoins de quel droit ces trois critères peuvent juger les civilisations. D'où nous viennent ces critères ?

D'abord, de quel droit juger ? Du droit qui est le nôtre, sans prétendre juger dans l'absolu. Encore une fois, je ne suis pas le Bon Dieu et je ne dis donc pas que tout individu doit être toujours et partout d'accord avec moi. Je dis simplement que moi, j'ai besoin d'agir. Que pour agir, j'ai besoin d'énoncer des jugements de valeur et que je pense en effet, comme vous apparemment, comme nous tous je pense mais pas forcément comme tout le monde dans le monde entier, que la laïcité, la démocratie, les droits de l'homme, c'est mieux que leur contraire. Et cela me suffit pour me battre pour ces valeurs-là.

Il n'y a de sens à se battre pour les droits de l'homme que parce que tout le monde n'est pas pour les droits de l'homme. La question « Les droits de l'homme sont-ils universels ? » est une question, à mon avis, absurde. J'ai envie de dire : bien sûr que non. Parce que s'ils étaient universels, on n'aurait plus besoin de se battre pour eux. Si la justice existait, on n'aurait plus besoin de la faire. Si les droits de l'homme étaient universels, on n'aurait plus besoin de se battre pour les universaliser. Ce que je crois, c'est que les droits de l'homme ne sont pas universels mais qu'ils sont universalisables.

Je n'ai pas besoin d'une garantie absolue ni que tout le monde soit d'accord avec moi, je n'ai pas besoin que le Bon Dieu, auquel je ne crois pas, soit dans mon camp. Il me suffit d'être attaché à ces valeurs pour me battre pour leur expansion.

Si la question est : « D'où viennent-elles ? », il y a plusieurs types de réponses. Elles viennent de Dieu pour ceux qui croient en Dieu ou elles viennent de l'humanité pour ceux qui ne croient pas en Dieu. Pour moi, elles viennent bien sûr de l'humanité. Ces valeurs-là, l'homo sapiens, une

espèce de grands singes avec un peu moins de poils et un peu plus de cervelle, a mis sans doute des dizaines de milliers d'années pour les faire peu à peu émerger. Ce sont les valeurs qui nous permettent de vivre ensemble.

Le plus étonnant c'est que pour l'essentiel, les valeurs morales telles que la générosité, la sincérité, le courage, etc., sont des valeurs communes de l'humanité. Comment se fait-il que l'on retrouve pour l'essentiel les mêmes valeurs dans toutes les grandes civilisations ? Eh bien, résonnons à l'inverse.

Imaginons une civilisation qui serait bâtie sur des valeurs opposées : non pas la sincérité mais le mensonge, non pas la générosité mais l'égoïsme, non pas la douceur et la compassion mais la violence et la cruauté, non pas l'amour mais la haine. Cette société aurait commencé à s'autodétruire instantanément. Elle n'aurait donc eu aucune chance de répandre ses valeurs à l'échelle de la planète. Si bien que ce n'est pas du tout un hasard si toutes les grandes civilisations sont d'accord pour l'essentiel sur les mêmes valeurs ; c'est que ce sont les valeurs qui nous permettent de vivre ensemble. Alors que les valeurs opposées nous pousseraient à l'autodestruction et empêcheraient donc la civilisation en question de se répandre à l'échelle de la planète.

Pour moi ce sont des valeurs humaines mais qui ne sont qu'humaines. Ce sont des valeurs historiques. Cela veut dire que leur victoire n'est pas assurée. Cela veut dire que cela vaut la peine de se battre pour elles.

C'est vrai aussi de la démocratie, de la laïcité et des droits de l'homme, mais à la différence qu'elles sont beaucoup moins universelles. Si on ne trouve pas de civilisations où l'on ne vous dise pas que la sincérité vaut mieux que le mensonge, que la générosité vaut mieux que l'égoïsme, on trouve par contre des civilisations et des cultures où l'on vous explique qu'une société islamique et la charia c'est mieux que la laïcité. Je sais bien que cela existe. Cela veut dire que le combat continue et qu'il faut oser dire qu'il y a un combat à mener pour la laïcité, pour la démocratie, pour les droits de l'homme. Mais pas du tout contre les musulmans.

Il est essentiel de rappeler qu'il existe des démocrates musulmans, si bien que d'opposer bêtement les judéo-chrétiens et les musulmans, opposons les démocrates, les laïcs, les progressistes, à ceux qui ne le sont pas. Qu'il y ait à tel moment davantage de laïcs dans tel pays plutôt que dans l'autre, est une vérité de fait, mais qui ne dispense pas d'opérer une alliance à l'échelle du monde, entre tous les démocrates, tous les laïcs, tous les partisans des droits de l'homme. Et s'agissant de l'islam, j'ai simplement envie de dire que l'essentiel aujourd'hui c'est d'aider les démocrates musulmans. Et je ne suis pas sûr que nos pays fassent dans ce domaine tout ce qu'ils pourraient faire.

Q. – Dans l'énoncé des icônes, vous avez peut-être oublié de citer le Che Guevara ? C'est actuellement la photo la plus vendue dans le monde, au

nom de la liberté, au nom de la défense des droits de l'homme. Ce sont les jeunes surtout qui portent cela, qui le disent. Où le situez-vous ?

Je n'ai pas pris Che Guevara parce que la beauté d'un visage et d'une photo ne suffit pas à faire une icône de la civilisation mondiale. C'est une icône, mais pas une icône de la civilisation mondiale, c'est une icône de la révolution. Autrement dit, il n'y a pas cette dimension œcuménique. Nelson Mandela, vous ne trouverez personne qui soit contre, sauf quelques vieux cons racistes. Gandhi, vous ne trouverez personne qui soit contre. Taslima Nasreen, le dalaï-lama, vous ne trouverez personne qui soit contre. Che Guevara, vous trouverez des millions de gens, y compris moi, qui sont contre. Parce que ce type avait un très beau visage mais une conception politique que je trouve complètement erronée et dangereuse. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas estimable comme individu. C'est une espèce de héros, je suis d'accord avec vous, mais qui ne symbolise pas les valeurs de la civilisation mondiale, qui symbolise les valeurs de la révolution mondiale. Ce sont deux domaines différents.

– La défense des droits de l'homme était son fort. C'est ce qu'il souhaitait, c'est ce qu'il voulait, c'est clair.

Eh bien, nous n'avons pas la même conception de Che Guevara.

– C'est bien malheureux.

Q. – Vous avez parlé d'un retour aux sources en disant que si l'on ne sait où l'on va il faut se rappeler d'où l'on vient. Aujourd'hui que la mondialisation mène à la compétition et à beaucoup d'autres problèmes, est-elle un projet de valeur pour l'avenir ?

Il y a d'abord la mondialisation culturelle, civilisationnelle, que j'évoquais, et pour moi c'est plutôt un phénomène positif. L'humanité est une et je trouve de plus en plus positif que l'on partage les mêmes valeurs. Et puis, il y a la mondialisation économique qui nous pose toutes sortes de problèmes, à nous, et qui a été une formidable opportunité pour un certain nombre de pays pauvres qui ont su jouer le jeu de l'économie de marché.

Rappelez-vous, pour les gens de ma génération, quand on était petit on faisait la quête dans la rue pour acheter à manger aux petits Chinois et aux petits Indiens qui mouraient de faim. Il y a dix ans, on a commencé à se demander ce qu'ils allaient laisser à notre industrie textile. On connaît la réponse : à peu près rien ! Et puis on s'est demandé ce qu'ils allaient laisser à notre sidérurgie. On connaît la réponse : pas grand chose, ou alors Mital rachète Arcelor. Maintenant on se demande ce qu'ils vont laisser à nos services informatiques. Bientôt on se demandera ce qu'ils vont laisser à nos services de recherches, parce que ne rêvez pas, il n'y a aucune raison que la Chine reste l'atelier du monde, ce sera aussi bien le laboratoire du monde. C'est un formidable problème pour la Belgique, pour la France, pour les pays riches ; c'est une chance pour les pays pauvres !

Autrement dit, on est en train de comprendre que contrairement à la tarte à la crème qu'on répète partout, qui nous dit qu'à cause de la mondialisation les pauvres sont de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches, eh bien tout bêtement, c'est faux. Parce que les riches, c'est nous et on n'est pas de plus en plus riches. Les pauvres, il y a cinquante ans, c'était la Chine, l'Inde, le Vietnam, etc. ; ils sont de moins en moins pauvres, ils sont de plus en plus riches.

C'est évidemment une bonne nouvelle. Et c'est à nous à nous adapter à cette économie mondialisée et non pas à nous de demander aux pays pauvres de consentir, s'ils le veulent bien, à rester pauvres. C'est d'ailleurs pourquoi nos antimondialistes d'il y a dix ans s'appellent tous maintenant altermondialistes et non plus antimondialistes. C'est que, lorsqu'ils sont allés à Porto Alegre, ils ont vu que les syndicalistes agricoles de Porto Alegre étaient évidemment pour la mondialisation. Parce que la première des revendications des pays pauvres, c'est quoi ? C'est que nous leur ouvrons nos marchés, notamment agricoles. Mais ouvrir les marchés agricoles européens aux pays du tiers-monde, ce n'est pas moins mais plus de mondialisation.

Donc, la mondialisation, en gros, je suis plutôt pour parce que je crois que c'est une opportunité pour les pays les plus pauvres, ceux du moins d'entre eux qui savent jouer le jeu de l'économie de marché.

La vraie question est : quel type de mondialisation veut-on ? Plus ou moins régulée, ultralibérale, plutôt sociale-démocrate ? Tout ceci est en débat et ce débat est très important, il faut le mener. Je crois qu'il n'y a aucun avenir du côté du refus de la mondialisation. Une fois, en revanche, qu'on a compris que la mondialisation est inéluctable, que c'est au demeurant plutôt une bonne nouvelle pour l'humanité, bonne nouvelle économique, bonne nouvelle civilisationnelle, alors on peut se demander quel type de mondialisation on veut et comment faire pour en éviter les effets les plus néfastes.

Les effets les plus néfastes de la mondialisation ce n'est pas la compétition ; la compétition a commencé bien avant. « Struggle for life », disait Darwin. Cela a commencé même avant l'humanité. Non, le vrai problème de la mondialisation, c'est que la croissance qu'elle entraîne, qui est une bonne nouvelle économique, est une catastrophe écologique.

Qu'on apprenne à un jeune cadre à se vendre, cela fait partie du boulot, que voulez-vous ? Qu'on pousse les jeunes à avoir un peu le sens de la compétition, on a raison, me semble-t-il. Vous savez ce que disait Freud ? « *Le monde n'est pas une nurserie* ». C'est quoi une nurserie ? C'est un endroit où tout est fait pour le bien des enfants. Ah ! il n'y a pas de compétition, là. Oui mais le monde n'est pas une nurserie. Dans le monde réel, il y a de la compétition.

La mondialisation me paraît inéluctable, sans doute irréversible. Elle me paraît économiquement plutôt positive ; culturellement plutôt positive. La

vraie question, c'est celle de sa régulation. Et dès lors que l'économie devient mondiale, cela veut dire qu'on a besoin d'une politique mondiale. Je ne dis pas d'un Etat mondial, qui ne me paraît ni possible ni souhaitable, mais d'une politique à l'échelle du monde. Parce que sinon, dès lors que tous les problèmes économiques et écologiques que nous rencontrons se posent à l'échelle mondiale, alors que la politique se fait pour l'essentiel à l'échelle nationale ou continentale si l'on pense à l'Europe en construction, un déphasage se creuse entre l'échelle mondiale des problèmes et l'échelle nationale ou continentale de nos moyens d'action sur ces problèmes. Ce déphasage voue la politique à l'impuissance ; il est donc extrêmement dangereux.

Pour ne pas revenir sur la mondialisation des problèmes, il reste à inventer la mondialisation des solutions. Cela part par des accords entre les Etats et cela passe par des accords entre ONG (il n'y a pas à opposer ce qui relève des Etats et des Organisations Non Gouvernementales et il n'y a pas non plus à les confondre) ; tel est l'enjeu aujourd'hui. Mais pour pouvoir se battre lucidement sur cet enjeu-là, quel type de mondialisation voulons-nous ? Il faut cesser de fantasmer et de rêver qu'on puisse refuser la mondialisation. On ne peut pas la refuser, on peut l'accompagner, on peut la réguler, c'est ce qu'il faut faire. Et essentiellement pour sauver la planète, c'est-à-dire pour sauver l'humanité. La question centrale aujourd'hui et pour les décennies qui viennent, c'est la question du développement durable. Tout discours antimondialiste à côté, me paraît complètement déphasé.

Q. – *J'ai été particulièrement attentif quand vous disiez que les hommes politiques avaient un rôle à jouer dans notre société mais que malheureusement bon nombre de personnes dénigraient le monde politique. J'aimerais avoir votre avis sur la façon dont le monde politique pourrait gagner ou regagner sa crédibilité et jouer un rôle qui fasse que les gens se sentent concernés par ce que les hommes politiques font.*

Première chose, la politique ce n'est pas les hommes politiques. La politique, c'est nous tous, ce sont les citoyens. Je trouve trop facile de cracher perpétuellement sur les hommes politiques. Et j'ai le sentiment que cela se fait autant chez vous que chez nous. Il faut rappeler que dans une démocratie, on a les hommes politiques que l'on mérite. Si ceux que vous avez ne vous plaisent pas, changez-les. S'ils sont tous mauvais, devenez vous-même homme ou femme politique. C'est trop facile de taper sur les politiques comme si les citoyens n'y étaient pour rien. Donc, première chose, faisons de la politique.

Deuxième chose, arrêtons peut-être de demander à la politique ce qu'elle ne peut pas faire. Parce qu'on dénonce parfois les échecs des politiques tout bêtement parce que nous leur avons demandé quelque chose qui ne relève pas de la politique. Quand Jospin a dit « *L'Etat ne peut pas tout* », les Français se sont scandalisés ; il avait cependant dit une évidence. Notamment, ce n'est pas l'Etat qui va créer des emplois, c'est le marché, ce sont les entreprises. On peut le regretter, ce serait plus simple si l'on pouvait demander à l'Etat d'embaucher deux millions de fonctionnaires pour

qu'il n'y ait plus de chômage. Effectivement, il suffirait d'embaucher deux millions de fonctionnaires et il n'y aurait plus de chômeurs en France. Sauf que si on embauche deux millions de fonctionnaires, la France est ruinée et dix ans plus tard il y a vingt millions de chômeurs. Si on demande à nos hommes politiques quelque chose d'impossible, on aura beau jeu de leur taper dessus.

Parce qu'enfin, on a fini par comprendre, y compris à gauche, et Dieu sait qu'à gauche en France on a mis du temps à le comprendre, que l'Etat n'était pas très bon pour créer de la richesse. Le marché et l'entreprise le font plus et mieux. C'est pour cela que Jospin a privatisé en France toute une partie de ce que Juppé n'avait pas réussi à privatiser. Quitte à décevoir quelques camarades ici, l'homme de gauche que je suis, pense qu'ils ont eu raison l'un et l'autre.

Il serait temps de comprendre maintenant, y compris à droite, que le marché et l'entreprise ne sont pas très bons pour créer de la justice. Seuls les Etats ont une chance d'y parvenir à peu près.

Si bien qu'il y a deux erreurs à éviter. Il y a une erreur de gauche qui consiste à demander à l'Etat de créer de la richesse ; il y a une erreur de droite qui consiste à demander au marché de créer de la justice. Et quand la gauche et la droite ont renoncé à ces deux erreurs, l'erreur collectiviste à gauche et l'erreur ultralibérale à droite, on comprend qu'il n'y a pas à choisir entre l'Etat et le marché, parce qu'on a évidemment besoin des deux. On a besoin du marché et de l'économie de marché pour créer de la richesse et on a besoin de l'Etat pour créer de la justice. C'est cela le chemin.

Et quand on demande à l'Etat de créer de la justice, s'il ne le fait pas, on peut sanctionner les politiques en votant pour d'autres politiques. Mais si vous comptez sur l'Etat pour créer de la richesse, aucun homme politique ne pourra le faire à votre place ou plutôt à la place des entreprises ou du marché.

Je crois qu'il y a une injustice vis-à-vis des hommes politiques et vis-à-vis de la politique : si on demande à la politique ce qu'elle ne peut pas faire, la politique sera inévitablement en échec. Demandons à la politique de faire ce qu'elle peut et ce qu'elle doit faire. Alors là au moins, elle aura une chance de réussir.

Q. – Ne pensez-vous pas que nous vivons au-dessus de nos moyens ? Sans pour autant rejoindre le syndicalisme de frugalité de Monsieur, ne faudrait-il pas ajouter à vos valeurs les valeurs manquantes de modération et de simplicité ?

Est-ce qu'on vit au-dessus de nos moyens ? Oui, bien sûr, puisque l'on vit à crédit pour ce qui est de la France. Deux mille milliards d'euros de dette ! C'est pour cela que les caisses sont vides. Comme disait Sarkozy, elles sont tellement vides qu'on ne peut plus vraiment emprunter ; on atteint là la limite du modèle français. C'est cela le problème des politiques.

Est-ce qu'il faut davantage de tempérance, de modération, de simplicité ? Sincèrement, c'est votre problème, cela ne touche pas le problème écologique et le problème financier, la planète, la dette. Sincèrement, mangez ce que vous voulez, buvez ce que vous voulez et faites l'amour aussi souvent que vous le voulez. Est-ce que c'est bien deux fois par semaine ou plutôt deux fois par jour ? Vous faites comme vous le voulez, ce n'est pas un problème moral. Un verre de vin par jour, trois verres, deux bouteilles ? C'est votre problème. J'ai des tas d'amis qui boivent trop. Qu'y voulez-vous ? On a le droit ! Gainsbourg est un type formidable ; allez-vous dire : « *Quand même, il manquait de modération* » ? Oui, mais combien de conards sont modérés et égoïstes ?

Nous vivons au-dessus de nos moyens, oui, en termes financiers, parce que nous avons deux mille milliards d'euros de dette en France. Cela veut dire que les Français d'aujourd'hui paient leur confort et paieront leur retraite avec la dette de leurs enfants. C'est moralement inacceptable, politiquement inacceptable et économiquement cela devient problématique.

Ce n'est pas un problème moral, c'est un problème politique

Q. – Je voudrais bien croire, comme vous, que nous sommes en route vers une civilisation mondiale, laïque, démocratique et respectueuse des droits de l'homme. Mondiale ? Certainement. Laïque ? Très probablement. Démocratique et respectueuse des droits de l'homme ? Il me semble que c'est plus douteux, parce que la démocratie c'est le pouvoir du peuple et que le pouvoir aujourd'hui n'est pas tellement aux mains des politiques. Le réel pouvoir est aux mains de ceux qui possèdent les moyens d'argent et donnent la priorité à l'argent. Le respect des valeurs des droits de l'homme sont bafoués aussi. Je crois que les jeunes cadres que vous avez cités ne partagent pas seulement la passion de la musique, de la nourriture, etc., mais que leur rôle dans la société, c'est d'abord de créer des valeurs, pas des valeurs morales, mais des valeurs économiques. Et donc, peut-être bien qu'à long terme, oui, le monde sera plus démocratique et respectueux des droits de l'homme, mais tel que je le vois évoluer maintenant et l'omnipotence de l'argent, il me semble que c'est presque faire un acte de foi que croire qu'à long terme ce sera cela. En tout cas, à court et à moyen terme, ce n'est pas vers cela que nous nous orientons.

L'argent n'a aucun pouvoir, puisque l'argent c'est personne. Il n'y a que des gens qui ont du pouvoir. J'admire cela : « l'omnipotence de l'argent » ! Je suis un type formidable mais l'argent est trop fort ? Vous travaillez pourquoi ? Sinon pour l'argent. La vraie question est donc « l'omnipotence de l'égoïsme » !

Vous me direz, « *Oui, mais moi je touche une fois et demi le SMIG, deux fois le SMIG et il y en a qui touchent cent fois le SMIG* ». Eh bien oui. Mais c'est très dur de l'empêcher. Il suffit de voter une loi. La plus grande banque de la Belgique, vous pouvez la nationaliser, c'est très simple, ils ne pourront pas l'empêcher. Autrement dit, l'Etat est plus fort que l'argent. C'est ce qu'on appelle la démocratie. Nous l'avons fait en France, nous avons nationalisé les grandes banques et les grandes entreprises et il n'y a pas un bourgeois qui a levé le petit doigt, il ne pouvait pas l'empêcher.

Mais c'est que deux ans et demi après, la France était au bord de la faillite. C'est con, mais ce ne sont pas les riches qui ont été plus forts que nous, c'est la gauche qui s'est plantée ! Et en '83 Delors a dit à Mitterrand : « *Ecoutez, Monsieur le président, ça ne va pas du tout, la France va dévaluer cinquante fois de suite si on continue comme ça. Il faut changer* ».

Bref, il n'y a pas de pouvoir de l'argent, il y a le fait que les humains que nous sommes sont des êtres égoïstes ! Arrêtons de mettre sur le dos de l'argent ce qui incombe à notre égoïsme.

Quand vous allez faire vos courses, vous cherchez quoi ? En gros, le meilleur rapport qualité-prix. Et c'est pour cela qu'il y a des grandes surfaces. C'est plus facile de dénoncer les grandes surfaces que de dénoncer le consommateur, parce qu'on est consommateur et qu'on n'est pas grande surface. Mais si le consommateur n'allait pas au meilleur rapport qualité-prix, il n'y aurait pas de grandes surfaces. Regardez vos vêtements, ils viennent de Chine pour la moitié d'entre eux. Alors on dit : « *Ils font travailler les enfants, c'est le pouvoir de l'argent* ». Oui, mais c'est pour vos chemises, c'est pour nos pantalons, nos vestes. Autrement dit : nous ne sommes pas innocents ! Ce n'est pas l'argent le plus fort ; ce qui est le plus fort, c'est la politique. On n'a jamais vu une entreprise acheter un Etat ; on voit tous les dix ans des Etats nationaliser des entreprises.

La vraie question n'est pas l'omnipuissance de l'argent, c'est : comment fait-on une société qui soit à la fois économiquement efficace et socialement pas trop injuste ? C'est ce qu'on appelle la social-démocratie. Une société économiquement efficace et socialement pas trop injuste, cela passe par la politique. Mais cette politique doit prendre en compte le fait que l'égoïsme est le lot commun de l'humanité. En gros, les gens vont à leur intérêt. On travaille pour l'argent. Cela vaut pour les pauvres comme pour les riches.

On peut trouver qu'il y a des riches beaucoup trop riches, j'en suis d'ailleurs tout à fait d'accord avec vous. C'est pour cela qu'on a inventé l'impôt sur le revenu. Mais arrêtons de nous faire plaisir en dénonçant les autres, surtout en dénonçant des abstractions. L'argent, c'est une abstraction.

Le capitalisme fonctionne à l'égoïsme et c'est pour cela qu'il fonctionne si fort évidemment, puisque l'égoïsme est la principale force motrice de l'être humain. C'est aussi bête que cela. L'égoïsme dilaté à la taille de la famille. En gros, c'est pour moi et pour mes gosses. Tous ici nous travaillons pour nous et pour nos gosses. Le reste, c'est de la littérature.

Qu'il n'y ait pas de contrôles fiscaux, pratiquement aucun d'entre nous ne paierait ses impôts, voilà la vérité crue. On peut dénoncer la fraude fiscale, mais il n'en reste pas moins vrai que vous et moi nous ne payons nos impôts que parce qu'il y a des contrôles fiscaux. Et tant qu'on n'a pas vu cette vérité humaine en face, on se fait plaisir à bon compte.

Donc, comment profiter de l'efficacité économique du marché, qui fonctionne à l'égoïsme, et c'est pour cela qu'il fonctionne si fort, sans aboutir à une société tellement injuste, tellement dure pour les pauvres et les faibles qu'elle deviendrait moralement inacceptable, politiquement inacceptable et socialement suicidaire ? La réponse passe par la politique.

Je termine par une anecdote que je vous soumetts. Je faisais un débat public avec Jean-Paul Fitoussi, que j'évoquais tout à l'heure. Il y a deux ans je crois, et Jean-Paul Fitoussi nous a dit la chose suivante : « *Il a été scientifiquement démontré, par je ne sais plus quel économiste américain, mais le pire c'est qu'apparemment c'est vrai, que dans un pays ultralibéral, où l'Etat ne s'occupe absolument pas d'économie, le plein emploi est assuré... pour tous les survivants !* »

La vraie question c'est : que fait-on pour les autres ? Cette question n'est pas économique, c'est une question politique.

La formule est belle parce qu'elle en dit long sur l'efficacité du marché et l'inhumanité du marché. L'efficacité, c'est que le plein emploi est assuré ; l'injustice, l'inégalité, l'horreur, c'est que cela ne vaut que pour les survivants. Comment faire pour éviter l'horreur sans perdre l'efficacité ? Telle est la question politique. Et ce n'est pas en dénonçant indéfiniment le pouvoir de l'argent qu'on règlera cette question.

D. Bibliographie

● **L'esprit de l'athéisme**

André Comte-Sponville, Albin Michel, 2006, 222 pages, € 16.

Faut-il opposer religion et laïcité ? Parfois oui, parfois non. Puisque aussi bien, « *notre besoin de consolation est impossible à rassasier [...] Notre besoin d'amour aussi, notre besoin de protection aussi, et chacun, face à ces besoins, se débrouille comme il peut. Miséricorde à tous* ».

La spiritualité est, pour l'athée, « *trop fondamentale pour qu'on l'abandonne aux intégristes de tous bords* », de même que « *la laïcité est trop précieuse que pour être confisquée par les antireligieux les plus frénétiques* ». Bref, pour André Comte-Sponville, il est « *urgent de retrouver une spiritualité sans Dieu, sans dogmes, sans Eglise, qui nous prémunisse autant du fanatisme que du nihilisme* ». Et l'auteur de reprendre et de prolonger une idée que l'on attribue à André Malraux : « *Le 21^e siècle sera spirituel et laïque ou ne sera pas* » ! La question est tout simplement passionnante. Et décisive.

Reste à inventer la spiritualité qui accompagne le combat contre le fanatisme, l'obscurantisme, la superstition et le nihilisme, dont se revendique la laïcité. C'est ce à quoi le livre veut contribuer en passant en revue trois questions essentielles à tout laïc : peut-on se passer de religion ? Dieu existe-t-il ? Quelle spiritualité pour les athées ? Autant de questions déci-

sives en plein « choc des civilisations » et « retour du religieux ». André Comte-Sponville y répond avec la clarté et l'allégresse d'un grand philosophe mais aussi d'un « honnête homme », loin des ressentiments et des haines cristallisés par certains.